**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse
**Band:** 92 (1947)
**Heft:** 7

**Artikel:** La guerre psychologique ou la mécanisation des esprits [suite]
**Autor:** Wüst, R.-H.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-348386

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# La guerre psychologique ou la mécanisation des esprits

*(Suite.)*

Quand éclate la première guerre mondiale, le colonel Feyler assume les fonctions de chroniqueur militaire du *Journal de Genève*. Jour après jour, tant que durera le conflit, il va faire la réputation internationale du grand quotidien genevois. Imposant le respect à ses adversaires comme à ses amis, par la manière dont il expose la situation militaire, il ne poursuivra qu'un seul but : la recherche de la vérité.

« *Les journaux*, avait dit Napoléon, *ne sont pas l'histoire* ». Feyler fera en sorte que son journal donne, au jour le jour, une image de la bataille aussi proche que possible, déjà, de l'histoire. Pour y parvenir, il s'efforcera de maîtriser ses sentiments et ses sympathies, car il en a et ne s'en cache point. Mais il fera passer — son mérite en est d'autant plus grand — son devoir d'officier et de journaliste suisse avant l'amour très profond qu'il éprouve pour la France.

Parmi plusieurs traits admirables de son caractère que ses anciens camarades nous ont rapportés, citons-en deux qui le dépeignent fort bien.

Vers la fin de la guerre, *Le Journal* de Paris lui ouvrit ses colonnes en lui offrant de publier ses articles à un prix tout à fait exceptionnel. Pour Feyler qui n'avait pas de fortune, c'était là un grand avantage. Il accepta.

Mais un jour, la rédaction de ce journal parisien s'avisa de supprimer, dans l'un de ses articles, un seul mot, ce qui lui permit de présenter la situation militaire des Français sous un jour un peu plus favorable.

Notre excellent confrère, M. U. Kunz-Aubert, actuellement rédacteur au *Journal de Genève*, qui nous a conté l'anecdote, se trouvait aux côtés de Feyler quand celui-ci reçut l'édition où avait paru son article quelque peu expurgé. Son indignation fut si grande qu'il télégraphia sur-le-champ au *Journal* de Paris pour lui dire qu'il renonçait définitivement à toute collaboration à cet organe.

Après la guerre, il fut invité à Paris où Joffre qui le tenait en très haute estime, le traita comme l'un de ses meilleurs amis. Appelé à prononcer à la Sorbonne une grande conférence devant l'élite de la capitale, Feyler commença son exposé par ces mots :

*Je suis un officier suisse. Je tiens à vous dire, avant toute chose, que le jour où la France s'aviserait d'envahir mon pays, je serais le premier à commander le feu contre vos soldats !*

Le public demeura quelques instants silencieux, tant il était stupéfait de cette déclaration. Puis il éclata en applaudissements...

* * *

Dès le 1er août 1914, les belligérants usent de leur propagande comme d'une arme puissante.

Le colonel Feyler se fixe comme devoir d'opposer à l'action de ces propagandes une résistance personnelle de chaque instant. Dans le premier volume de ses « Avant-Propos stratégiques » qui paraissent dès le début de 1915 et qui constituent un choix de ses chroniques quotidiennes, le directeur de la *Revue militaire suisse* consacre un long chapitre à ce qu'il nomme « La manœuvre morale ». Il y étudie déjà les principes qui seront à la base de la guerre psychologique moderne.

*Quelle que puisse et doive être la part de l'imagination dans l'établissement des hypothèses de guerre,* écrit Feyler, *des faits sont l'indispensable fondement. Sans eux, l'imagination ne serait que fantaisie. Ils la brident impérieusement. Elle n'a pas le droit de s'exercer hors des limites qu'ils lui tracent.*

*Mais ces faits eux-mêmes sont soustraits à l'observation directe. Ils ne peuvent être recueillis que sur les témoignages de tiers. Or, rien n'est plus instable, plus sujet à l'erreur que les témoignages des hommes, en temps de guerre surtout. Que l'on suppose l'esprit le plus impartial qui soit, l'œil le plus vigilant et la tête la plus froide, c'est-à-dire l'observateur le moins accessible à l'émotion d'un spectacle aussi poignant que celui d'un combat, il restera porté à attribuer une valeur particulière à ce qui se passe sous ses yeux, au préjudice d'événements souvent plus importants mais éloignés. Que de généraux ont dû leur erreur à cette imperfection de la nature humaine! L'arbre leur a caché la forêt; l'incident les a détournés de la bataille.*

*Que voir d'ailleurs au front des combats contemporains qui soit plus qu'un incident ?*

Peut-on faire confiance, demandait Feyler, aux correspondants de journaux accrédités auprès des états-majors ?

*Ils sont peut-être,* disait l'ancien directeur de la « Revue Militaire Suisse », *les plus mal renseignés de tous les journalistes. Loin du quartier-général, sous la surveillance policière ou l'observation polie des officiers chargés de les renseigner, ils n'entendent qu'un son de cloche, celui qu'il plaît à l'état-major de leur faire entendre. Après quoi leur « copie » passe sous l'œil scrutateur de la censure.*

*Il suffit, d'ailleurs, de se reporter aux journaux de n'importe quelle nation belligérante pour constater à simple lecture combien cette source de renseignements offre peu de sécurité. En Allemagne, les correspondants de journaux au quartier-général ont été un des rouages de l'organisation méthodique du service des informations. A diverses reprises, ils ont paru chargés des renseignements dont les agents officiels préféraient ne pas paraître assumer la paternité. En France, les journalistes n'ont généralement pas été admis à proximité du front...*

*Les procédés différents des censures s'expliquent par la nature plus ou moins impressionnable des peuples auxquels elles mesurent leurs informations.*

*Car tous ces procédés que le moraliste réprouve, puisqu'ils sont le plus souvent des attentats à la vérité, ont une justification : ils participent à la guerre et la secondent. La presse est une force de combat ; la mobilisation s'en empare comme de toutes les autres. Napoléon disait déjà : « Il ne faut laisser à l'ennemi aucun avantage, même d'opinion ».*

De l'avis de Feyler, la source de renseignements qui était encore la plus sûre à cette époque, était constituée par les communiqués des quartiers-généraux : *Avec cette restriction,* écrit-il, *que leur rédaction est au service de la guerre, c'est-à-dire destinée à obtenir ou à maintenir un esprit public favorable aux opérations de l'armée. Ils sont la garde protectrice du facteur moral qui domine tous les autres. Ils constituent la manœuvre morale qui accompagne pas à pas la manœuvre stratégique et vise non seulement l'armée dont elle doit fortifier la conviction de vaincre, non seulement le peuple dont la confiance encourage celle des soldats, mais l'opinion internationale, force de conviction et de confiance, elle aussi, pour le peuple et l'armée en faveur desquels elle se manifeste. Bien ou mal conduite, la manœuvre morale aidera ou portera préjudice à la manœuvre militaire.*

*Dès lors, la première obligation de l'observateur qui entend dégager la signification des faits dont il déduira ses conclusions, sera de suivre de près la manœuvre morale, c'est-à-dire les communiqués officiels. A cet effet, il devra déterminer une méthode qui lui permette de les apprécier sinon avec une certitude complète — cela est impossible — au moins en limitant les risques d'erreur.*

Sur quelles données générales peut-on baser cette méthode ? Feyler les définit de cette manière :

*La manœuvre morale de tous les belligérants se proposant le même but, les communiqués trahiront certains traits communs à côté de ceux qu'éclaire le caractère spécial de l'armée et du peuple envisagés. Tous, par conséquent, marqueront une tendance à colorer les succès qui entretiennent l'espérance et la confiance et à atténuer les revers qui provoquent l'inquiétude.*

*Les différences se manifesteront dans la manière. Celle-ci sera nécessairement sollicitée par la tournure d'esprit des soldats et du peuple auxquels l'informateur s'adresse, et cette tournure d'esprit elle-même subira l'influence, entre autres, de deux facteurs, l'un en quelque sorte occasionnel : la conviction la plus répandue au moment des hostilités ; l'autre, permanente : les qualités de la race.*

*La conviction d'abord. Toute la littérature militaire allemande antérieure à la guerre, et d'une façon générale, toutes les manifestations de la vie allemande depuis 1870, établissent la certitude absolue du peuple allemand que son armée ne peut être vaincue ; par son organisation, par son instruction, par la science de ses chefs, elle est supérieure à toute autre ; aucune ne saurait lui être comparée. C'est un dogme.*

*En France, l'évolution des idées depuis 1870 a conduit l'armée et le peuple de la défiance de soi-même à l'espérance progressive de vaincre. Cette espérance s'est accrue, depuis quelques années, par un examen plus scientifique de la campagne de 1870, qui a établi que malgré toutes les insuffisances et toutes les fautes, le succès n'avait tenu par moments qu'à un fil. L'opinion en était là au début de la guerre actuelle.*

*Ainsi,* écrivait Feyler au printemps de 1915, *chez l'Allemand croyance absolue de sa supériorité ; chez le Français espérance affermie de la victoire finale. La conséquence de ces deux convictions est que dans l'esprit du peuple allemand, il n'y a de place pour aucun revers sérieux ; dans l'esprit du peuple français, la victoire peut être précédée d'alternatives de succès et d'échecs.*

*Au moment même de la guerre, l'attitude de la presse dans les deux pays a confirmé ces conceptions et ancré plus profondément les deux convictions dans l'opinion publique.*

*Quant aux qualités de race, de tous temps ce facteur s'est manifesté par le goût, le sentiment des nuances chez le Français, tandis que l'Allemand, surtout depuis 1870, est plus sensible aux effets éclatants. Où le rose suffit en France, il faut le rouge vif en Allemagne. En outre, l'esprit critique est généralement*

*plus aiguisé chez le peuple français que chez le peuple allemand. Celui-là saisira mieux que celui-ci certaines réserves de style ou se gardera plus volontiers de certaines exagérations. Il réclame la mesure dans les procédés ; les gros effets éveilleraient sa méfiance ; il les remarquerait. A cet égard, l'informateur français a moins de latitude que l'informateur allemand ; frapper fort, sans retenue superflue, expose ce dernier à de moindres risques.*

*Tels sont les états psychologiques et intellectuels sur lesquels on a pu fonder, au début de la guerre, une méthode d'observation et d'interprétation des dépêches officielles, sous réserve de vérification de période en période.*

* * *

Feyler écrit ces lignes au printemps de 1915. Sur des fronts nettement distincts des arrières, seules les armées s'affrontent. Une évolution profonde qui verra se transformer le caractère même de la guerre ne fait que commencer. Bientôt, les peuples engageront toutes leurs forces vives dans la bataille. Pour vaincre, il ne suffira plus, comme au temps de Clausewitz, de détruire les seules forces militaires de l'adversaire ; les nations seront entièrement engagées dans un duel à mort. Ce sera la guerre totale.

Purement militaire en 1914, la « guerre de trente ans » prendra peu à peu son caractère révolutionnaire. Elle s'adressera aux esprits. Bien que la radio ne soit pas encore utilisée et que l'influence de la presse demeure restreinte, la propagande jouera dans la bataille un rôle dont l'importance ne cessera d'augmenter.

A cet égard, deux hommes font figure de précurseurs. L'un et l'autre vont exercer sur l'évolution même de la guerre une influence considérable : Lénine en Russie, Ludendorf en Allemagne.

A partir de 1914, les grands Etats commencent à s'emparer des moyens d'information qu'ils mobilisent au service

de leur cause. En 1916, le général Ludendorf s'adresse de son Quartier-Général au Chancelier d'Empire en ces termes :

*De toutes parts, on reconnaît l'importance de la presse pendant la guerre, importance qui grandit encore dans la période qui s'ouvre actuellement. Les Services de l'Empire et ceux des Etats entretiennent des rapports avec la presse allemande et lui donnent des instructions qui procèdent de leur point de vue personnel. La presse allemande, de son côté, montre qu'elle a pleine conscience de ses devoirs. Le service de propagande créé par Votre Excellence à l'Office des Affaires Extérieures tient largement compte de l'importance de la presse étrangère et cela lui réussit.*

C'est par la parole et par la plume qu'en Russie, Lénine transforme la guerre en révolution. Dans un article paru dans le journal *Rabotchi Pout*, le 15 septembre 1917, il définit la doctrine communiste en matière d'information, et adresse à ses adeptes des consignes auxquelles ceux-ci n'ont jamais cessé de demeurer fidèles. Sous le titre : « La liberté au service du peuple », Lénine écrit notamment :

*L'édition d'un journal est une grande entreprise capitaliste qui rapporte de beaux bénéfices et dans laquelle les riches investissent des millions et des millions de roubles. La « liberté de la presse » dans la société bourgeoise consiste en la faculté réservée aux riches de pervertir, de berner et de duper systématiquement, incessamment, quotidiennement, en tirant leurs journaux à des millions d'exemplaires, la classe pauvre, les masses exploitées et opprimées. Telle est la simple vérité évidente...*

*...Mais, dira-t-on, où prendre les imprimeries et le papier ?*

*Nous y voilà donc ! Ce n'est pas de la « liberté de la presse » qu'il s'agit, mais de la sacro-sainte propriété des exploiteurs qui se sont emparés des imprimeries et des stocks de papier !*

*Au nom de quoi, ouvriers et paysans, devons-nous reconnaître ce droit sacro-saint ? En quoi ce « droit » de publier de fausses nouvelles vaut-il mieux que le « droit » de posséder des serfs ? Pourquoi les réquisitions de toutes sortes — réquisitions*

*d'immeubles, de logements, de véhicules, de chevaux, de céréales, de métaux — sont-elles partout admises et pratiquées en temps de guerre, tandis que la réquisition des imprimeries et du papier serait inadmissible ?*

Suivent ensuite les instructions de Lénine en vue de cette réquisition de tous les moyens d'information qui existaient alors, grâce auxquels les Soviets vont « préparer » les élections à l'Assemblée constituante de l'hiver 1917. On sait comment, selon les mêmes méthodes, cette « mécanisation des esprits », qui a fait ses preuves au cours de la deuxième guerre mondiale, se poursuit aujourd'hui sous nos yeux :

*Le pouvoir représenté par les Soviets*, écrit Lénine en septembre 1917, *prendra toutes les imprimeries et tous les stocks de papier pour les répartir avec équité : L'Etat sera servi en premier lieu, dans l'intérêt de la majorité du peuple, de la majorité des pauvres et, surtout, de la majorité des paysans, que les propriétaires fonciers ont, durant des siècles, abrutis, terrorisés et brutalisés.*

*Seront servis, en second lieu, les grands partis réunissant, par exemple, dans les deux capitales, 100 ou 200 000 suffrages.*

*Seront servis, en troisième lieu, les partis moins importants et, enfin, tout groupe de citoyens réunissant un nombre déterminé de membres et de signatures.*

*Voilà le mode de répartition du papier et des imprimeries qui serait équitable et que le pouvoir des Soviets appliquerait sans peine.*

*Nous pourrions alors, deux mois avant l'Assemblée constituante, venir effectivement en aide aux paysans, assurer l'envoi dans chaque village, d'une dizaine de brochures (ou de journaux ou de suppléments spéciaux) tirées à des millions d'exemplaires par chaque grand parti.*

*Ce serait vraiment*, concluait Lénine, *une « préparation démocratique et révolutionnaire » des élections à l'Assemblée constituante ; ce serait vraiment, de la part des ouvriers avancés et des soldats, une aide aux paysans ; ce serait vraiment, de la*

*part de l'Etat, une façon de contribuer à la diffusion des lumières, et non l'abrutissement du peuple sans cesse berné ; ce serait vraiment un régime de liberté de la presse pour tous, et non pour les riches ; ce serait vraiment une rupture avec le maudit passé de servitude qui nous oblige encore à tolérer la mainmise des riches sur la grande œuvre de l'information et de l'instruction des paysans.*

A la même époque, Ludendorf poursuit, en vue de la victoire allemande, un effort semblable qui vise à mobiliser tous les esprits au service de la guerre et à mettre au service des armées allemandes une « arme psychologique » d'une conception tout à fait moderne. Bien avant un Gœbbels, l'auteur de la *Guerre totale* adjure, en mars 1918, le Chancelier d'Empire de *centraliser et d'unifier les services allemands de renseignements, d'information et de propagande — qui collaborent déjà étroitement — à l'intérieur et à l'extérieur du Reich.* De l'avis de Ludendorf, la création en temps de guerre d'un puissant ministère de la propagande est une « nécessité impérieuse » :

*Il lui appartiendrait,* écrit-il, *d'organiser une bonne fois une propagande large et méthodique en exploitant les discours et les interviews des hommes d'Etat. Une propagande de cet ordre est indispensable non seulement pour relever le moral en Allemagne, mais aussi pour affaiblir le « front intérieur » de l'ennemi. En Angleterre, par exemple, dans les huit derniers jours, cinq discours de propagande ont été tenus. L'effet escompté était la ruine du moral à l'arrière du front des puissances centrales.*

*Seul un ministère de la propagande, de par sa parfaite connaissance de la situation générale, politique et militaire, sera capable de décider si et quand des manifestations d'ordre gouvernemental doivent être publiées et à quel département il y a lieu de faire appel pour cela. Par délégation du Chancelier d'Empire, il ferait connaître à chacun des ministères, les missions qui lui reviennent.*

## II. L'ARME PSYCHOLOGIQUE DANS LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE.

La concentration industrielle a donné naissance au capitalisme et au socialisme. Le pouvoir politique s'efforce de monopoliser les moyens de production. Désireux, en premier lieu, d'asservir les esprits, il vise à nationaliser l'information. Lénine et Ludendorf adaptent au XX^e siècle les idées qu'un Napoléon avait déjà fort bien définies. Tous trois auront de nombreux imitateurs. L'Etat totalitaire, en Russie, en Italie et en Allemagne, puis la guerre totale, tels seront les résultats naturels de cette évolution.

Si les principes n'ont pas changé depuis Napoléon, le développement de la science, des moyens de transmission, de la presse, de la radio et du cinéma, venant s'ajouter de nos jours aux progrès de l'instruction, font de la propagande l'une des principales armes modernes, une arme du Pouvoir politique qui prend sa place, dans la guerre et dans la paix, aux côtés de la diplomatie, de l'économie, des forces militaires et des finances. Cette propagande devient l'un des « leviers » essentiels de l'Etat-Moloch. C'est à la veille et au cours de la deuxième guerre mondiale qu'elle donnera, véritablement, toute sa mesure.

Tout cela, dans un ouvrage que chaque chef militaire a lu, pourtant, bien avant 1939, Ludendorf le prévoyait exactement. Tirant les leçons du premier conflit mondial, il définissait de la manière suivante les formes que prendrait le second :

*A l'encontre du passé*, écrivait l'auteur de la « Guerre totale », *les peuples se massaient avec toute leur énergie derrière leurs armées... Dans cette guerre, il était difficile de distinguer où commençait la force armée proprement dite, où s'arrêtait celle du peuple. Peuple et armée ne faisaient qu'un. Le monde assistait, au sens propre du mot, à la guerre des peuples. De toutes leurs forces, les puissants Etats de la terre s'affrontaient. Aux combats sur des fronts immenses et sur les mers lointaines,*

*se joignait la lutte contre les forces psychiques et vitales des peuples, qu'il s'agissait de dissocier et de paralyser...*

*Depuis, la guerre totale a gagné en profondeur, tant au perfectionnement et à l'augmentation de l'aviation qui lance non seulement des bombes, mais aussi des tracts et des brochures de propagande sur les populations, qu'au perfectionnement et à l'augmentation des stations radiophoniques qui diffusent la propagande du côté de l'ennemi.*

On pourrait multiplier les citations de Ludendorf dans lesquelles celui-ci indique que la propagande sera l'une des armes les plus puissantes de la future guerre totale, cette arme qui s'attaquera à la « cohésion animique » du peuple, *qui, en dernier lieu, décide de l'issue de cette lutte pour la vie.*

*La propagande,* écrit Ludendorf, *essaiera de flatter les peuples pendant la prochaine guerre totale. Une étude attentive des courants qui passent dans les populations ennemies, de leurs espérances, de leurs désirs, de leur attitude morale à l'égard du gouvernement et de la guerre, c'est là ce qui constitue le travail de base de la propagande. Liée aux désagréments de la guerre et à la misère qu'elle détermine, et qui attaque profondément les forces animiques et physiques de l'homme, cette propagande pourra avoir un effet profond, si la cohésion du peuple commence à s'ébranler.*

*Une armée victorieuse, et qui va au-devant de nouveaux succès pourra échapper passagèrement à l'état d'esprit qui règne dans le peuple, mais une armée qui se trouve elle-même en difficulté ne le pourra pas. Pendant une guerre, grâce au renouvellement continu des troupes, grâce au renvoi des blessés à l'intérieur et au retour de ceux qui ont été soignés à l'arrière, grâce aux lettres échangées entre la population et les soldats (bien que l'on puisse éventuellement interrompre cette correspondance), le contact entre l'armée et le peuple est si étroit qu'une répercussion ne peut manquer de se produire.*

Définissant le rôle du « général en chef », Ludendorf écrit : *L'Etat-Major doit avoir une composition conforme aux*

*exigences de la situation et doit compter parmi ses membres les meilleurs organisateurs de la guerre maritime, aérienne et territoriale,* de la propagande, *de la technique de guerre, de l'économie, etc.* Le général en chef *est responsable de la conduite de la guerre et c'est à lui, cerveau de l'armée, qu'il incombe d'anéantir l'ennemi par le moyen des batailles* et de la propagande. »

On sait comment Staline et Hitler ont appliqué ces principes. Dans *Mein Kampf*, le second disait déjà : *Après mon entrée dans le parti ouvrier allemand, j'entrepris aussitôt de diriger la propagande. Je tenais alors cette branche pour de beaucoup la plus importante... C'est une arme redoutable dans la main de celui qui la connaît... La propagande nous a permis de conserver depuis le pouvoir ; la propagande nous donnera la possibilité de conquérir le monde.*

*La propagande,* écrit encore Adolf Hitler dans « *Mein Kampf* », *n'est pas faite pour les esthètes blasés, mais s'adresse à la grande masse du peuple et celle-ci ne se compose ni de professeurs, ni de diplomates. La tâche de la propagande n'est pas l'éducation scientifique de chacun, mais l'indication à la masse des faits et des événements dont la signification entre dans son rayon d'action.*

Le 13 mars 1933, le Führer charge Gœbbels de créer le premier ministère de la propagande du Reich. Et quelques jours plus tard, M. Paul-Boncour, ministre français des affaires étrangères reçoit de M. François-Poncet, ambassadeur à Berlin, un rapport disant notamment :

*La propagande étrangère fera désormais partie des attributions du Dr Gœbbels. Dans une interview accordée le 14 mars à l'*Angriff, *celui-ci a, du reste, affirmé que la nécessité d'un service de propagande à l'étranger avait été l'un des principaux arguments qu'il avait fait valoir auprès du Président du Reich en faveur de la création du nouveau Ministère.*

*Le Dr Gœbbels se servira de tous les moyens de propagande concentrés entre ses mains pour réaliser en quelque sorte la mobilisation de toutes les forces morales du pays.*

Le 15 mars 1933, le nouveau ministre de la propagande du Reich donne à ses collaborateurs les directives suivantes :

1. Etre l'agent de liaison entre le gouvernement et le peuple afin de gagner les 48 % de la population qui n'ont pas encore suivi le national-socialisme ;

2. Centraliser les services de propagande du Reich et des Etats et donner à cet appareil de propagande une impulsion moderne ;

3. Etendre la propagande non seulement à la politique intérieure, économique et sociale, mais également à la politique extérieure ;

4. Instruire le peuple, faire l'opinion, réaliser un « conformisme » total.

Le 29 juin 1933, le Dr Gœbbels précise, à Stuttgart, sa conception du rôle de la radio :

*La radio n'est pas pour nous*, dit-il, *un instrument de transmission objectif accomplissant son service quotidien.*

*De même que nous sommes convaincus que ni la politique, ni l'économie, ni la culture ne peuvent être sans tendance, nous avons aussi la conviction qu'une tendance doit nécessairement habiter la radio, une volonté, un moteur, une impulsion, et qu'il vaut mieux mettre cette volonté, ce moteur acoustique, cette impulsion morale au service de la cause que d'essayer de se cacher derrière elle.*

*C'est pourquoi j'ai considéré comme premier devoir gouvernemental vis-à-vis de la radio, de lui rendre ouvertement, loyalement et sans ambages, son caractère national révolutionnaire.*

On peut, nous semble-t-il, comparer utilement cette conception, d'une part, à celle, tout à fait semblable, d'un Lénine, et, d'autre part, à celle exactement opposée d'un Feyler...

* * *

Quoi qu'il en soit, le Reich vient de créer un instrument qui va faire ses preuves. « Arme d'exploration lointaine »,

comme on nous permettra de la définir, elle constituera le principal auxiliaire de la Wehrmacht. Elle servira à préparer la deuxième guerre mondiale, en ouvrant le chemin aux Stukas et aux Panzer dont, enfin, elle complétera le travail.

Quel fut le rôle de l'arme psychologique dans le dernier conflit ? Quelles furent les bases militaires de son organisation, et les résultats qu'elle obtint ? Quelles douloureuses expériences les grandes démocraties, surprises, firent-elles dans ce domaine ? Comment leurs états-majors parvinrent-ils, enfin, à opposer à cette menace une parade de valeur ?

Nous le verrons dans un prochain article.

*(A suivre.)*

Plt. R.-H. WÜST.